



migrants transnationaux -acteurs de la transition post-communiste

Swanie Potot

► To cite this version:

Swanie Potot. migrants transnationaux -acteurs de la transition post-communiste. Krasteva, Todorov. Modernisation, démocratisation, Européanisation : la Bulgarie et la Roumanie comparées, Nouvelle Université Bulgare, pp.259-269, 2006. halshs-00009883

HAL Id: halshs-00009883

<https://shs.hal.science/halshs-00009883>

Submitted on 31 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Potot Swanie, « Les migrants transnationaux -acteurs de la transition post-communiste » in Krasteva A. et Todorov A., *Modernisation, démocratisation, Européanisation : la Bulgarie et la Roumanie comparées*, Nouvelle Université Bulgare, Sofia, 2006, pp.259-269.

« L'organisme social a ceci de particulier et de déconcertant qu'il est composé d'unités capables de locomotion. Le fait que tout individu soit susceptible de se déplacer dans l'espace lui assure une expérience particulière qui lui est propre, et cette expérience –acquise au cours de ses aventures dans l'espace- lui procure, dans la mesure où elle est unique, un point de vue indépendant : elle devient pour lui le point de départ d'une action individuelle. »¹

Tandis que l'intégration à l'Union Européenne semble se négocier au niveau politique et macro-économique, les migrations économiques temporaires des Roumains de classe moyenne, qui s'opèrent souvent, en Occident, en marge de la légalité (Lagrange et Diminescu, 1999), apparaissent comme un obstacle que la Roumanie doit parvenir à maîtriser pour figurer parmi les « bons élèves » de l'UE. Pourtant, au-delà du rôle perturbateur souvent perçu par les décideurs, on postule ici que, à travers leur expérience transnationale, ces migrants-circulants jettent des ponts entre l'Est et l'Ouest de l'Europe et contribuent, à leur niveau, à l'évolution de la Roumanie vers un nouveau modèle socio-économique.

1. UNE APPROCHE QUALITATIVE

Afin de préciser ce que j'entends par migrants transnationaux, il est nécessaire, dans un premier temps, de revenir sur la totalité de l'étude effectuée² pour présenter brièvement la grammaire générale de ces mouvements et le sens de cette circulation migratoire.

Les différentes enquêtes portent sur deux réseaux migratoires différents, l'un s'est déployé, à partir de 1995, entre Târgoviste, ville moyenne de la région de Bucarest, et Nice, avant de se déplacer, après 1998-99, vers Londres. L'autre s'est constitué durant la même période, entre le département rural de Téléorman, dans la plaine du Danube, et la province d'Almeria, dans le sud de l'Espagne.

¹ Extrait de R.E.Park, "The Urban Community as a Spatial Pattern and a Moral Order" in Burgess and Park, *The Urban Community*, University of Chicago Press, 1926.

² Ces enquêtes ont été menées dans le cadre d'un doctorat de sociologie cf. Potot S. « Circulation et réseaux de migrants roumains : Une contribution à l'étude des nouvelles mobilités en Europe », Thèse de doctorat, Université de Nice Sophia Antipolis, soutenue le 3-07-2003.

1.1.LA CIRCULATION AU DEPART DU DEPARTEMENT DE TELEORMAN

La première série d'enquêtes concerne une migration qui s'est développée entre un département du Sud roumain et la province agricole d'Almería, en Espagne. Dans cette région, plusieurs milliers de Roumains et Roumaines trouvent à se faire embaucher comme ouvriers temporaires dans les serres de fruits et légumes. Or, il s'avère que la grande majorité de ces travailleurs est originaire d'une même région de Roumanie, le département de Téléorman, et la plupart d'entre eux trouvent à se loger ou à se faire employer illégalement en Espagne grâce au soutien ou aux informations de compatriotes venus avant eux. Il s'agit en cela d'un fonctionnement réticulaire qui établit un lien entre la région d'origine et celle d'embauche. C'est là un schéma classique des migrations informelles (Ma Mung et Al., 1998) dont les cas étudiés sont une illustration.

Les enquêtes menées en Espagne ont fait suite aux émeutes racistes survenues à El Ejido à l'encontre des ouvriers agricoles marocains en février 2000. En réponse à ces attaques, ceux-ci ont organisé une grève qui fut mise à mal par l'embauche massive de travailleurs clandestins roumains. Il apparaît alors que dans un contexte de racisme avéré, la population roumaine se présente comme une nouvelle opportunité d'immigration dans laquelle les employeurs voient la solution aux problèmes « culturels » que poseraient les autres migrants, surtout ceux venus du continent africain.

Par ailleurs, le rôle économique qu'ils jouent à El Ejido, me paraît être une illustration paroxysmique de la situation des travailleurs clandestins en Europe. En effet, l'agriculture intensive andalouse, parvient à réduire ses coups de production et ainsi à se situer en leader sur le marché européen grâce à l'exploitation d'ouvriers agricole d'origine étrangère (Checa, 1999). Il s'agit véritablement d'une « délocalisation sur place » (Terray, 1999) très avantageuse pour l'économie locale.

D'autant que les migrants Roumains, dans la majorité des cas, ne s'installent pas véritablement en Espagne. Ils y effectuent des stages, de quelques mois ou plus, afin de satisfaire un projet en Roumanie. Il peut s'agir de faire construire une maison, d'ouvrir une affaire ou de subventionner les études des enfants. Il s'agit donc de migrations temporaires (Morokvasic, 1999) ; en cela elles ne doivent pas être regardées simplement comme des départ de Roumanie mais comme d'autres formes d'échanges entre l'Europe de l'Est et de l'Ouest.

C'est pourquoi il me semble très important de pousser l'étude de ces mouvements jusque dans les zones de départ et de retour, afin d'observer l'impact de ces migrations

informelles sur l'environnement roumain. Une enquête a donc été menée (en collaboration avec une équipe d'étudiants de l'Université de Bucarest) dans le département de Teleorman. Ces données seront traitées dans l'analyse qui suit.

1.2.LES MOUVEMENTS A PARTIR DE TARGOVISTE

L'autre volet sur lequel s'appuie l'analyse qui suit concerne un réseau migratoire du même type que le précédent, qui a pour origine Târgoviste. Celui-ci a fait l'objet de l'étude la plus longue. Les différentes phases du terrain se sont étalées de l'hiver 1997 à l'automne 2001, ce qui a permis non seulement une observation fine des stratégies et des relations sociales des migrants mais également une étude de l'évolution du réseau migrant. En effet, ces migrations reposant sur des dispositifs instables, elles n'ont cessé de se transformer et de se réinventer (Péraldi, 2001).

Les premières observations menées sur la Côte d'Azur ont permis de conclure qu'il se trouvait, dans la région niçoise, un nombre non négligeable de jeunes roumains et roumaines, souvent sortis prématurément du système universitaire, venus pour travailler durant quelques mois, voire une année, avant de repartir vers leur ville d'origine. En répliquant et en perfectionnant au cours du temps l'expérience de quelques pionniers, ils avaient réussi à construire, dans la région niçoise, une « niche » (Waldinger, 1994) spécifique à la migration roumaine, qui concentrait l'essentiel de son activité autour de la vente de journaux de rue, vouée à la réinsertion sociale des plus démunis. A partir de 1995 et jusqu'au déclin de cette migration à la fin de la décennie, environ trois cents migrants de Târgoviste se sont rendus sur la Côte d'Azur au moins une fois.

Puis, en 1998 la France a limité le recours à la demande d'asile dont faisait usage ces migrants, ceux-ci ont dès lors perdu leur « carte de séjour » en France et, en conséquence, la possibilité de se faire employer par les journaux de rue. Ils ont alors cherché à exploiter d'autres opportunités en Europe et, après une phase d'éparpillement, le réseau s'est progressivement recentré sur Londres qui abritait à l'automne 2001 plusieurs centaines de migrants de Târgoviste, dont les emplois se concentraient surtout dans le tourisme et le bâtiment.

J'ai donc effectué un séjour de presque deux mois à dans cette ville, auprès de migrants originaires de Târgoviste pour observer les transformations qu'avait pu subir le réseau étudié à Nice en changeant de site migratoire. Cela a permis de constater que les conditions juridiques, sociales et économiques favorables de l'environnement Londonien

influençaient non seulement le comportement collectif des migrants, moins solidaires ici, mais ouvraient également la migration à des personnes moins susceptibles de partir à l'aventure comme les femmes ou des pères de famille.

Enfin, j'ai enquêté durant plusieurs mois dans la ville de Târgoviste afin de saisir l'impact de ces migrations sur la zone de départ.

Il importe à présent d'observer dans quelle mesure les acteurs de ces migrations participent, lors de leur présence en Roumanie, au processus de transition économique et social. L'objectif de ma communication est de souligner que les migrants, qui développent une culture transnationale entre Europe occidentale et orientale, contribuent à une évolution en profondeur de la société roumaine. Je postule que le contact répété avec d'autres pays favorise l'émergence d'un nouvel état d'esprit, né de la rencontre entre des jeunes gens issus de l'ancienne classe moyenne roumaine, porteurs d'une histoire et d'une culture qui leur est propre, et des sociétés occidentales plongées dans -et initiatrices- du néo-capitalisme mondialisé.

2. LORS DES RETOURS, CONSOMMATION A L'OCCIDENTALE :

Lorsqu'ils rentrent en Roumanie, les migrants ne reprennent pas le cours de leur vie tel qu'ils l'avaient laissé au moment de leur départ. La migration, en effet, a pour objectif, quels que soit les différents projets individuels, d'améliorer ses conditions de vie en Roumanie. A moins que celle-ci ait abouti à un échec, elle est donc vectrice d'ascension sociale et il est considéré comme normal que les migrants donnent à voir cette réussite.

C'est pourquoi, dans les zones de départs, la migration est avant tout un phénomène visible dans l'espace. Elle se traduit notamment par une consommation ostentatoire qui diffère des habitudes des sédentaires. Le groupe social qui s'est constitué au cours des années 90 autour de la migration fait en effet preuve d'une attitude consommatrice qui s'écarte des habitudes de débrouille –qui passe souvent par la récupération et le recyclage- développées depuis de nombreuses années en Roumanie pour résister à une situation économique difficile.

En ville, l'aspect le plus visible de la dépense des gains de la migration est sans aucun doute la fréquentation des nombreux lieux de détente par les migrants. Certains bars et discothèques à la mode sont souvent des points de rencontre entre les personnes qui reviennent de l'étranger. Les « quartiers généraux » des migrants sont, dès lors, les plus occidentalisés. Bien entendu, ils ne sont pas les seuls à fréquenter ces établissements, mais la

présence des migrants y est remarquable par le fait, d'une part, qu'ils y exercent une présence assidue et, d'autre part, qu'ils y consomment beaucoup et, de préférence, des produits d'importation particulièrement coûteux : bière belge ou française, cigarettes américaines, chips, etc.. Au cours d'une soirée, chaque membre du groupe paiera au moins une ou deux tournées, sans regarder à la dépense, comme si ses ressources étaient sans limites. Cela s'explique en partie par les gains qu'ils ramènent de l'étranger, mais ceux-ci sont bien souvent inférieurs à ce que les migrants voudraient faire croire et ces soirées entament substantiellement les budgets de ces jeunes gens.

Toutefois, ces dépenses sont nécessaires pour façonner une certaine image du groupe et marquer, justement, la différence avec les sédentaires qui économisent souvent sur les loisirs pour se concentrer sur des besoins plus essentiels.

En ce sens, les migrants utilisent la consommation comme marqueur social : on n'achète pas pour vivre dans un certain confort, mais l'on consomme du loisir pour faire valoir une appartenance sociale. Même si faire construire une maison sert aussi à donner à voir un enrichissement, cette attitude, typique des migrants citadins, est en quelque sorte particulière dans la mesure où elle consiste à investir dans de l'éphémère. Ce ne sont pas les produits en eux-mêmes qui apportent du prestige mais véritablement la consommation de ces produits (Baudrillard, 1970).

Dans le même esprit, les réseaux de distribution de ces marchandises interviennent également dans cette construction d'une figure sociale. Même s'ils ne s'en affranchissent pas totalement, les migrants se plaisent à faire savoir qu'ils n'ont pas recours au marché noir pour assurer leur quotidien, notamment qu'ils évitent les marchés, considérés comme trop populaires pour eux. Bien souvent, ils préfèrent, lors de leur retour, continuer à faire leur achats de la même façon qu'en Occident, c'est à dire en se rendant dans des magasins modernes, en libre service, plutôt qu'au coin de la rue. Lors de mes enquêtes à Târgoviste, la station service BP qui avait remplacé la traditionnelle Peco était ainsi dotée d'une petite supérette qui était devenue un lieu important d'achat et même de visite pour beaucoup de migrants. Bien entendu, celle-ci attirait également de nombreux curieux ; mais personne n'y consommait autant que les migrants qui –sous prétexte de trouver là des produits de qualité occidentale à laquelle ils étaient habitués- avaient fait de ce magasin leur fournisseur principal ou en tout cas celui dont ils parlaient le plus. Plus tard, l'implantation d'un supermarché Carrefour à Bucarest est également devenu un point de référence majeur dans l'univers des migrants.

Fréquenter ces lieux est une façon de s'approprier le mode de consommation rencontré en occident et dès lors, de faire valoir son appartenance non seulement à une catégorie sociale relativement aisée mais également à une culture occidentalisée.

Il est certain que cette attitude est tout à fait consciente ; il s'agit moins de prolonger des habitudes prises en occident que de prétendre à un certain statut en Roumanie. Pourtant, l'introduction d'un modèle de consommation qui privilégie non seulement le marché formel, au détriment du marché noir, mais qui plus est, passe par des grandes chaînes de distribution, contribue à faire de la Roumanie un pays consumériste sur le mode occidental en l'éloignant progressivement des échanges informels développés sous la dictature et renforcés tout au long de la crise post-communiste. Le fait qu'une part importante des revenus des migrations soit ainsi réinjectée dans l'économie officielle³ soutient sans aucun doute le développement de cette économie dans un pays où celle-ci est encore oscillante et fortement concurrencée par le marché noir (Duchêne et Al., 2002).

En ce sens, la migration contribue en quelque sorte à l'émergence de nouvelles attitudes qui, en palliant les difficultés économiques par l'activité migratoire, développent un mode de consommation typique des classes moyennes des sociétés capitalistes.

3. PARTICIPATION AU DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE :

Bien que l'aspect le plus visible du phénomène migratoire en Roumanie soit une consommation importante, les migrants contribuent également à la transition par d'autres biais. En effet, il apparaît que la circulation migratoire joue un rôle important et pourtant occulté dans l'évolution du rapport au travail et dans le processus de transformation de l'économie roumaine.

3.1. MIGRANTS ET DELOCALISATIONS

L'expérience à l'étranger, surtout au cours des années 90, permettait aux migrants d'entrer, même marginalement, dans un rapport de production très éloigné de celui développé durant des décennies par la dictature dite communiste. Dans les différents secteurs où ils trouvent des emplois en Occident, ces travailleurs doivent se montrer particulièrement productifs s'ils veulent préserver leurs emplois face à la concurrence opposée par d'autres migrants. C'est le différentiel de salaire avec la Roumanie qui les incite à se plier à des

³ On estime les revenus en provenance de l'étranger à 3% du PIB.

conditions de travail difficiles et ils comprennent rapidement qu'une forte implication dans la réussite des entreprises pour lesquelles ils travaillent est indispensable pour pouvoir tirer eux-mêmes profit de leur situation migratoire. Ils apprennent dès lors à gérer les relations avec leurs patrons, avec leurs supérieurs hiérarchiques pour se conformer à l'image du travailleur étranger corvéable, productif et peu vindicatif attendue d'eux.

Cette attitude est très éloignée de l'état d'esprit dans lequel travaillaient les ouvriers et employés des entreprises d'Etat sous le régime totalitaire. Durant la dictature, l'absentéisme, l'inactivité et la spoliation étaient des manières de répondre à l'oppression imposée par le régime. Mais ce rapport au travail s'est souvent prolongé au-delà de la dictature et a constitué, au moins au début des années 90, un frein au développement d'une économie de marché saine en Roumanie.

Dès lors, l'expérience des migrants à l'étranger leur permet de contribuer de manière efficace au développement d'un nouveau comportement face au travail. Cela se traduit parfois très concrètement par le rôle qu'ils jouent dans les entreprises étrangères qui délocalisent en Roumanie pour trouver une main d'œuvre moins chère. J'ai ainsi rencontré une jeune femme qui, après avoir travaillé comme ouvrière dans une usine de chaussures de Milan, est devenue responsable du personnel d'une usine de la même firme dans la région de Timisoara. Son rôle consistait à « éduquer » les travailleurs roumains afin qu'ils se conforment aux attentes du patron occidental. Elle devait ainsi expliquer que l'entreprise italienne offrait des salaires élevés mais que cela devait être compensé par une attitude volontaires des ouvriers : ils ne devaient pas voler, ils devaient se montrer productifs, arriver à l'heure, etc. C'est bien la connaissance d'un autre mode de fonctionnement qui est ici mise à profit pour transformer des « ouvriers communistes » en ouvriers capitalistes.

Au-delà, les migrants recrutés par ces entreprises étrangères servent d'intermédiaires avec la société roumaine dans son ensemble. Ce sont notamment souvent des Roumains recrutés à l'étranger qui accompagneront les entrepreneurs dans leurs relations avec les administrations, avec les douaniers, etc. Tout comme ils socialisent les ouvriers roumains au capitalisme, ils initient les étrangers habitués à des procédures plus formelles au mode de fonctionnement roumain, entre administration très lourde et passes-droit liés à différents types d'arrangements.

En quelque sorte, on peut dire que leur culture transnationale permet aux migrants de faire le lien entre les deux mondes et ainsi de transposer les exigences et satisfaire les attentes des entreprises étrangères dans l'environnement dit post-communiste.

3.2.. *MIGRANTS ENTREPRENEURS*

Une autre forme de participation à la transition consiste à développer, en Roumanie, un esprit capitaliste favorisant la création d'entreprises. Un certain nombre de migrants profitent en effet de leur –relatif- enrichissement et des connaissances acquises durant la migration pour ouvrir de petites entreprises dans leur localité d'origine.

Souvent, celles-ci sont tournées vers l'import-export et mettent directement à contribution les voyages des migrants. Ce sont par exemple le cas de certaines entreprises de vêtements d'occasion, importés d'Allemagne ou de France. En général, le migrant est associé avec un proche –souvent de la famille- qui s'occupe de l'entreprise en Roumanie lorsqu'il part négocier à l'étranger. Ces entreprises sont alors le résultat de contacts obtenus durant les premières migrations et mobilisés par la suite dans un but précis. Il en va de même pour les petites entreprises d'exportation : un ancien ouvrier agricole dans les serres espagnoles s'est par exemple reconverti dans la fabrication de pot en terre cuite en Roumanie qu'il vend à son ancien patron espagnol. Ou bien un jeune homme migrant qui avait une formation de tapissier a repris cette activité en Roumanie en exportant les fruits de son travail vers un revendeur en France.

Mais les gains de la migration sont parfois investis dans des sociétés uniquement centrées sur la Roumanie. Dans la ville de Târgoviste, les bars les plus en vogue appartenaient notamment à d'anciens migrants stabilisés en Roumanie. Le style occidental de leurs établissements attirait d'ailleurs de nombreux migrants de passage. D'autres ouvrent de petites échoppes comme des magasins de photocopies. Dans tous ces cas, il apparaît clairement que l'expérience migratoire intervient avant tout comme un moyen de financer ces projets, mais l'on peut également penser que c'est le dynamisme et l'inventivité indispensables à la migration qui se trouvent réinvestis dans ces petites entreprises. Les migrants apprennent, au cours de leur expérience, à prendre des risques, à négocier avec les administrations et à jouer avec les différentes législations pour « se faire une place » en Occident malgré les difficultés imposées par leur statut. Or, ce sont des compétences du même type qui sont nécessaires à ces petits entrepreneurs. Ainsi, il semble que la « débrouille », développée sous la dictature et face à la crise qui a suivi, se transforme parfois, à travers l'expérience à l'étranger, en compétence entrepreneuriale.

D'autre part, l'expérience migratoire permet aux migrants de s'insérer dans des réseaux d'échanges particuliers. Le fonctionnement en réseau, qui vise à mobiliser ponctuellement des personnes auxquelles on est plus ou moins liées pour parvenir à un

objectif précis, n'est en rien spécifique à la migration⁴. Une part importante de l'économie informelle roumaine fonctionne sur cette base, et ce déjà sous la dictature. Mais le fait d'être migrant implique une appartenance, en Roumanie même, à un réseau constitué par ces migrants. Dès lors, les migrants de retour peuvent escompter la collaboration de pairs, avec lesquels ils partagent cette « culture transnationale » et un certain niveau de capital à investir. Ils pourront donc trouver, dans leur groupe social en Roumanie, d'éventuels partenaires pour se lancer dans ces affaires. En ce sens, la migration offre en même temps un capital social qui va permettre aux migrants de participer plus activement à la vie économique locale.

Il ne faut pas exagérer l'importance de ces entreprises dans l'économie roumaine, dans la mesure où beaucoup n'ont qu'une durée de vie brève et qu'une part non négligeable des investissements des migrants se tourne vers le marché informel. Toutefois, il est certain que cette économie de petite échelle participe à la construction d'un tissu économique local, fait de petits investisseurs, qui contribuent à l'amélioration du niveau de vie des roumains moyens.

CONCLUSION

Car en effet, le processus de transition ne peut –et ne doit– pas être porté par les seules élites. Au niveau macro, la transition semble se construire à partir des recommandations de l'Union Européenne et du développement d'une économie internationale de haut niveau. Pourtant, l'évolution vers ce qui est considéré comme un modèle occidental n'a d'avenir que si elle est comprise, ressentie et portée par l'ensemble des citoyens. En ce sens, les migrants transnationaux contribuent à la constitution d'une nouvelle classe moyenne roumaine qui, matériellement et culturellement, tend à s'éloigner de l'ancien modèle communiste pour se rapprocher de l'état d'esprit de ses voisins occidentaux.

BIBLIOGRAPHIE

- Balibar E., Chemillier-Gendreau M., Costa-Lascoux J., Terray E. (1999) *Sans-papiers : l'archaïsme fatal*, Paris, La Découverte.
- Baudrillard (1970) *La société de consommation*, Paris, Editions Denoël.
- Bourdieu P. (1980) "Le capital social" in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Paris, pp.2-3.

⁴ Cf. les travaux de M.Granovetter ou P.Bourdieu.

- Bribosia E., Réa A (2002) *Les nouvelles migrations. Un enjeu européen*, Bruxelles : Editions complexe.
- Checa F. (1999), "De la Andalous de los emigrantes a la de los inmigrantes- Diez anos para la reflexion" in *Demofilo Revista de cultura tradicional de Andalusia*, n°29, Fondation Machado, pp.211-255.
- Duchêne G., Albu L.L, Kim B.Y (2002) "An attempt to estimate the size of informal economy based on household behaviour modeling" in *Romanian Journal of Economic Forecasting*, n°1-2002, pp.17-24.
- Durandin C. (2000) *Roumanie, un piège?* Ister : Editions Hesse.
- Garson J.-P., Tapinos G. (1974) *L'argent des immigrants*, Paris : PUF INED coll..
- Kideckel D. (1993) *The Solitude of Collectivism*, New York: Cornell University Press.
- Lagrange R.-M., Diminescu D. (1999) « Faire une saison. Pour une anthropologie des migrations roumaines en France. Le cas d'Oas » in *Migrations Etudes*, n°91.
- Ma Mung E., Dorai K., Loyer F., Hily M. (1998) « La circulation migratoire. Bilan des travaux » in *Migrations Etudes*, n°84.
- Mink G., Szurek J. (1992) *Cet étrange post-communisme. Rupture et transitions en Europe centrale et orientale*, Paris : La Découverte.
- Morokvasic M. (1999), "La mobilité transnationale comme ressource: le cas des migrants de l'Europe de l'Est" in *Cultures et Conflits*, n°33-34, pp.105-122.
- Pasti V. (1995) *România in Transitiie*, Bucarest : Humanitas.
- Péraldi M. (dir.) (2001), *Cabas et Containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris, Maisonneuve et Larose, MMSH.
- Portes A., Mooney M. (2000) "Social Capital and Community Development" Princeton University: Working Paper Series, n°00-08 (www.cmd.princeton.edu).
- Potot S. (2002) « Les migrants transnationaux : une nouvelle figure sociale en Roumanie », *Revue d'Etudes Comparatives Est-Ouest*, Paris, vol.33 n°1, pp.149-177.
- Sandu D. (1999) *Spatiul social al transitiiei*, Bucarest: Polirom.
- (2000) "Migratia circulatorie ca strategie de viata" in *Sociologie Romaneasca*, Bucarest, serie noua 2/2000, pp.5-30.
- Waldinger R. (1994) "The making of an immigrant niche" in *International Migration Review*, New-York, vol.8, n°1, pp.3-30.